

Laval théologique et philosophique



Mary Ann GETTY-SULLIVAN, *Les paraboles du Royaume. Jésus et le rôle des paraboles dans la tradition synoptique*. Traduit de l'anglais par Jean-Bernard Degorce. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Lire la Bible », 165), 2010, 280 p.

Antoine Thomas

Volume 67, Number 3, October 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1008615ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1008615ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thomas, A. (2011). Review of [Mary Ann GETTY-SULLIVAN, *Les paraboles du Royaume. Jésus et le rôle des paraboles dans la tradition synoptique*. Traduit de l'anglais par Jean-Bernard Degorce. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Lire la Bible », 165), 2010, 280 p.] *Laval théologique et philosophique*, 67(3), 616–617.
<https://doi.org/10.7202/1008615ar>

teur vivait à l'époque de la glose où l'on a soin de noter à qui telle ou telle glose (citation) est empruntée (contrairement aux auteurs monastiques du début du siècle qui n'identifiaient presque jamais leurs sources). Cet exposé n'est pas un ensemble bien travaillé et soigneusement construit. Cette littérature veut fournir des notes d'exégèse pour permettre de comprendre le texte. Il ne s'agit plus de susciter une affection pour soulever les sentiments du lecteur et le conduire à la contemplation. L'auteur rassemble autour du Cantique des notes d'une exégèse typologique ; il introduit à un enseignement moral et non à une mystique. Le traité sur les vertus est un témoin de toute la réflexion éthique développée dans les écoles au cours du 12^e siècle.

Toutefois, le petit traité sur les vertus et leur ordination à la fin du deuxième livre (p. 212-229) et le Sermon pour la vigile de Noël à la fin du troisième livre (p. 343-373) présentent des synthèses qui peuvent aider le lecteur à trouver des fils de lecture dans le commentaire lui-même.

Je recommanderais de lire ce traité lentement, un peu à la fois tout en notant les paragraphes plus intéressants pour le lecteur. On peut aussi essayer de trouver des filons de lecture de thèmes qui sont abordés ici et là. C'est probablement ce que les maîtres des écoles de théologie attendaient de leurs étudiants à cette époque.

Jean DOUTRE

Abbaye Val Notre-Dame, Saint-Jean-de-Matha

Mary Ann GETTY-SULLIVAN, **Les paraboles du Royaume. Jésus et le rôle des paraboles dans la tradition synoptique**. Traduit de l'anglais par Jean-Bernard Degorce. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Lire la Bible », 165), 2010, 280 p.

Le livre tente de traiter, avec clarté et simplicité, le thème des paraboles dans la tradition synoptique. L'A. propose des réponses à des questions fréquemment posées par la majorité des lecteurs des évangiles : qu'est ce que « parler en parabole » et pourquoi Jésus utilise-t-il ce mode d'expression ? La problématique est la suivante : les évangélistes n'ont pas rapporté les mêmes paraboles ni ne les racontent de la même manière, pourquoi ? Il est donc important d'étudier, selon l'A. du livre, chaque parabole dans le contexte de l'évangile qui la relate afin d'en tirer le maximum d'enseignement. Ainsi, l'A. présente-t-elle son livre comme un outil pédagogique aux lecteurs des évangiles.

Pour poursuivre son objectif pédagogique, Getty-Sullivan divise son livre en six chapitres suivis d'un tableau représentatif des paraboles dans les trois évangiles synoptiques, d'un glossaire des termes exégétiques utilisés pour l'étude des « paraboles » et, enfin, d'une riche bibliographie sélective.

Premièrement, l'A. introduit et définit le thème « paraboles ». L'importance des « paraboles » dans les synoptiques réside dans leur totalité. Dans leur ensemble, les « paraboles » nous aident à percevoir divers aspects de « cet amour, justice, pardon, fidélité, miséricorde et tendresse qui est Dieu » (p. 9). En faisant référence à C.H. Dodd (*Les paraboles du Royaume de Dieu*, Paris, Seuil, 1977, p. 19), l'A. choisit cette définition des paraboles : « [...] une métaphore ou une comparaison tirée de la nature ou de la vie courante » (p. 11). La parabole porte en elle les fonctions suivantes : c'est une comparaison ou une métaphore ; elle décrit quelque chose de nouveau ou d'inconnu à partir de quelque chose de très connu ; elle contient un tour inattendu ; son but est de retenir l'attention des auditeurs. Deuxièmement, elle traite les « paraboles » dans Marc. Elle introduit l'évangéliste du deuxième évangile. Elle pose la question sur l'identité de cet évangéliste. Et, elle confirme qu'« on ne peut pas connaître avec certitude l'identité de *Marc* » (p. 33).

Ensuite, elle présente la ligne directive de narration dans Marc qui présente le ministère de Jésus comme un voyage : les miracles (Mc 1-10), arrivée à Jérusalem (Mc 11) et la Passion (Mc 14-15). Ainsi, le voyage vers Jérusalem se transforme en enseignement sur la condition de disciple et sur la foi. Le mystère tient en partie au fait que l'identité de Jésus et la nature de la véritable condition du disciple ne peuvent se découvrir qu'en vivant la fidélité au milieu des souffrances qui conduisent à la vie de ressuscité (p. 36). Enfin, la présentation explicative des paraboles marciennes se poursuit au long du deuxième chapitre et les traits marciens propres à ses paraboles (p. 66).

Troisièmement, suite à une introduction à l'évangile de Matthieu, l'A. entreprend les « paraboles » dans Matthieu. Cette étude des « paraboles » du premier évangile ne traite pas la totalité de ce genre littéraire dans cet évangile, mais seulement celles qui sont communes à Matthieu et Marc. Elle conclut ce chapitre en affirmant que Matthieu suit l'exemple de Marc en composant avec « une forte intensité dramatique » : l'évangéliste fait explicitement usage des Écritures pour mettre en garde ceux qui rejettent Jésus en tant que prophète ou nouveau Moïse (p. 125). Et, quatrièmement, Getty-Sullivan élargit son étude explicative des paraboles dans Matthieu pour traiter la totalité des paraboles du premier évangile. Enfin, elle consacre le cinquième et dernier chapitre aux paraboles lucaniennes : d'abord d'un point de vue général (chapitre V) et ensuite les paraboles du voyage vers Jérusalem, comme elle l'a fait pour Marc (chapitre VI). Et, pour terminer son outil pédagogique, elle fournit le tableau — simple — des paraboles dans les synoptiques et un glossaire des termes littéraires — de base — du domaine exégétique.

Getty-Sullivan propose un ouvrage à visée pédagogique, qui offre une présentation simple, claire et pratique des outils pédagogiques à l'intention des lecteurs-étudiants du premier cycle universitaire en études bibliques.

Antoine THOMAS
Université Laval, Québec

Yves LEDURE, **La rupture. Christianisme et modernité**. Paris, Éditions Lethielleux, 2010, 199 p.

Ce livre d'Yves Ledure propose un regard nouveau sur la rupture entre le christianisme et la modernité. Dans un maniement élégant du langage philosophique et des expressions théologiques, l'auteur fait une analyse approfondie de la sécularisation de l'Occident. Les titres qu'il a choisis sont évocateurs de la gravité et de l'actualité des questions abordées : « Des sociétés sécularisées sans religion ? » ; « L'institutionnel et le mystique » ; « Incertaine Incarnation » ; « Homme-femme » ; « Philosophie-théologie : la séparation » ; « Transcendance et finitude ».

Pour l'auteur, le constat est sans équivoque : après des siècles d'une pratique religieuse intense, l'univers humain-social de l'Occident se recompose, en dehors des repères et des valeurs traditionnels venant du christianisme. Dieu est marginalisé, souvent évacué des préoccupations de l'homme moderne. L'auteur pense cependant que, au-delà de la question théologique que soulève le recul de la croyance religieuse qui liait l'homme à Dieu, le problème soulevé par la modernité est essentiellement anthropologique. Pour lui, la crise déclenchée par les Lumières serait due au fait que le christianisme est contesté dans sa capacité à être un humanisme, c'est-à-dire un chemin d'épanouissement. En effet, présenté et vécu comme une soumission aliénante à un Dieu tout-puissant et jaloux, qui impose à l'homme une transcendance *a priori*, le christianisme ne peut permettre à l'homme moderne, sujet libre, de s'accomplir dans toute son épaisseur anthropologique. L'auteur en conclut que la rupture entre le christianisme et la modernité était devenue non seulement inéluctable mais aussi nécessaire. Car, remarque-t-il, malgré la nostalgie et la tristesse passagère qu'elle provoque, la modernité force la pensée spirituelle à rebondir sur un nouveau continent, dont le sous-sol